

LA FLEUR DU PEINTRE

C'est l'été d'après.

C'est l'été d'après le départ. L'improbable et brutal départ au cœur du plus chaud été que la terre n'ait jamais connu. Un départ comme on n'en voit que dans les pièces de boulevard, avec leurs portes qui claquent et leur vaisselle cassée.

Personne ne l'a senti venir ce départ. Pas plus sa famille que ses quelques amis. Pas davantage encore la personne concernée au premier chef, et qui n'en est sans doute toujours pas revenue.

Un départ qui ressemble à une fugue. Ou plutôt à une évasion. Comme si tout à coup il avait ressenti la nécessité de se faire la belle.

Du jour au lendemain, d'une minute à l'autre même, adieu. Adieu femme et foyer.

Adieu tortues, chats, chiens et oiseaux du petit jardin de Saint-Martin.

Un adieu sans adieu ni aurevoir. La canne à la main, le portable et le portefeuille rangés dans les poches du pantalon, le portable éteint et le portefeuille vide pour être précis, notre homme s'en va. Une nouvelle fois, il s'en va sans se retourner. Comme il l'a toujours fait. Sous des airs plutôt doux, Roger Estève est un être de ruptures, coutumier des déflagrations sentimentales et des remises à zéro.

C'est comme si au-delà de sa personne, c'est sa peinture qui réclamait ses fractures, ses éruptions soudaines, destructrices et en même temps si fertiles.

Après quelques nuits dans un hôtel de quartier, où il circule incognito, Roger Estève reprend pied dans un rez-de-jardin kafkaïen, un meublé anarchique aménagé à la hâte dans le garage d'une villa où, cigarette à la main, ne sachant plus vraiment dans ce dédale où se trouve sa chambre, il attend sur la terrasse de retrouver ses esprits, tuant le temps dans un vain désœuvrement.

Impossible de toute façon de penser à peindre, ou même de dessiner, dans un tel endroit, à un tel moment.

Ses esprits, il ne les retrouve que la nouvelle année venue en emménageant dans cet appartement ouvert sur le Campo Santo et le grand ciel du Roussillon, à deux pas de la cathédrale et de son christ squelettique, au cœur du Perpignan historique qu'il aime tant.

L'hiver passe, et avec lui les bleus à l'âme.

Le printemps pointe le bout de son nez. Il arrange son logement, aménage la terrasse. Dans une des chambres, notre peintre installe son atelier, il couvre les murs, protège le sol, monte des étagères, dispose son chevalet. Puis, un matin, il est tôt, il fait beau, il retourne chez son marchand de couleurs place de la République et il lui commande une dizaine de toiles.

L'heure de se remettre au travail approche.

Sans que nul ne le sache, pas même lui sans doute, les graines de la peinture à venir ont été plantées et elles ne vont plus tarder à germer.

C'est l'été d'après, toujours, que poussent les fleurs du peintre.

L'été est arrivé et les premières fleurs sont apparues.
Des gerbes d'iris arrachées au blues et à la solitude de ces derniers mois.

Blanches, jaunes, mauves, elles semblent surgir d'un champ de ruines et éclairer la nuit environnante.

Pourquoi des Iris... ? a-t-on envie de lui demander.

Pourquoi des Iris, et pas des Tournesols ou des Nymphéas ?

En effet, pourquoi ?

Pourquoi ?

Parce que les enluminures du Moyen-Âge. Parce que les peintres flamands et hollandais, Cézanne et Bonnard, mais également Monet et Van Gogh, ou encore les estampes japonaises appelées *ukiyo-e*.

L'Iris appartient à l'histoire de la peinture.

Élue de tout temps par les plus grands, elle y tient une place particulière.

Presque sacrée.

L'Iris est la fleur des peintres, et c'est cela qui, à l'orée de l'été, l'a interpellé.

Comment s'inscrire dans cette histoire ? Apporter sa « patte » à la mémoire de l'illustre fleur ?

Après cette année de jachère, notre peintre s'est lancé à corps perdu dans le défi qu'il s'est fixé.

Qu'ai-je à dire des Iris ?

Qu'est-ce que les Iris ont à me dire ?

Comme souvent, pour ne pas dire toujours, c'est l'enfance qui est venue « nourrir » la main du peintre.

Il s'est souvenu des gerbes de fleurs qui illuminaient les bords de la rivière où il venait nager adolescent, des grappes de pétales éclairant le sous-bois où il se rendait le soir en galante compagnie, de l'éclat électrique des libellules bleues survolant les marais comme des fées et, jour après jour, toile après toile, les Iris dans l'atelier ont commencé à éclore.

Le mercure a beau annoncer des températures inconnues, Roger Estève travaille tous les jours, dimanche compris, renonçant au traditionnel déjeuner avec la famille.

Il lui arrive même, chose rare pour ce peintre de l'aube, de peindre le soir et même jusque tard dans la nuit.

Longtemps, il s'est rêvé ailleurs.

Dans d'autres draps, dans d'autres bras, changeant de vie comme de chemise.

Mais aujourd'hui, « tout seul peut-être, mais peinard », il ne se rêve pas ailleurs que face à la toile où poussent les Iris.

Des Iris jaunes, mauves, mais aussi bleus, roses, dorés, violets, quand ils ne sont pas blancs comme neige ou noirs comme le charbon.

Un arc-en-ciel, un véritable arc-en-ciel, mais pas un arc-en-ciel sage de carte postale, non, un arc-en-ciel à la manière de notre peintre, et ce depuis ses premières *Pells de la terra*, cru et énergique, contemporain et primitif, qui séduit et interroge à la fois.

Les cheveux en bataille, la barbe pas rasée, Roger Estève allume sa énième cigarette. Fumeur compulsif, il appartient à la catégorie des grands peintres tabagiques qui compte parmi ses membres, excusez du peu, Claude Monet, 86 ans, Picasso, 91, Matisse, 84, ou aujourd'hui David Hockney, 86 printemps révolus.

Dans les volutes de fumée, ces matins-là, poussent de nouveaux Iris. Scintillants sous les feux de la lune, leurs feuilles sont désormais aiguisées comme les lames des katanas des samourais. Elles sont prêtes au combat. Offertes au sacrifice.

L'éclat de leurs fleurs irisées déchire la nuit de la toile avec l'impact de l'éclair, et la vivacité du sabre.

La fleur, en cet été caniculaire, s'accorde bien à la fureur de peindre du peintre.

Dans la mythologie, l'Iris est la messagère des dieux et cela tombe bien car Paco, le nouveau compagnon de Roger Estève, entre dans l'atelier, le port altier, telle une jeune divinité dans le temple qui lui est consacré. Paco, mais est-ce encore un chat ? n'est pas un chat comme les autres. Des oreilles de chauve-souris, les yeux jaunes des crocodiles, des

pattes de lièvre, une longue queue de rat, c'est le chat bleu, le Sphinx, célébré par les Égyptiens et les Aztèques. Animal sacré, mais sacré animal également, sauvage, indéchiffrable avec sa peau sans poil, toute plissée.

« Il est comme moi, fait remarquer Roger Estève, c'est un jeune dans une peau de vieux ! »

Parfois, entre deux coups de pinceaux, il arrive à notre homme de songer à sa bohème passée. Où est passée la belle bohème de sa jeunesse ? Où sont passés le Barcelone, le New York, le Oualidia de ces années-là ? On a besoin de liberté pour vivre mais elle n'est plus guère possible dans ce monde où tout est sous contrôle, alors il peint. Il peint et il oublie.

Tout est affaire de pistils.

De pigments.

À l'instar de David Hockney, s'abandonnant aux cerisiers, aux pommiers et aux bosquets d'aubépine, Roger Estève, tout entier plongé dans le parfum entêtant des Iris, veut juste « travailler et peindre... et si possible pouvoir manger et fumer en même temps dans un restaurant, comme avant ».

Et poussent les Iris...

Qui explosent dans un ciel de suie comme des étoiles.

Poussent les Iris.

Fleurs de nuit arrachées aux ruines du temps qui passe.

Poussent les Iris.

Avec au bout de leurs tiges les pinces des crabes bleus qui peuplent les marais environnants où il allait pêcher enfant.

Poussent chaque matin les Iris.

Majestueux et capricieux.

Volants et volages.

Sensibles et sensuels.

L'Iris, symbole de l'inconstance et de la tendresse des cœurs, est au milieu de cet été le plus chaud de l'histoire de l'humanité comme la *femme, la compagne, l'amante*, la source où s'abreuver et échapper ainsi au désastre.

Lumineux et charnels, mystérieux ou menaçants, continuent de pousser les Iris.

Bleus, roses, dorés, violets...

Roger Estève a cessé de se rêver dans d'autres bras.

Dans d'autres draps.

Il peint.

Tous les matins.

Tous les matins, quand il rejoint son atelier, il retrouve Cézanne et Bonnard, des peintres flamands et hollandais de renom, Monet et Van Gogh, des enlumineurs du Moyen-Âge et des artistes japonais, et il se met à peindre, il peint avec

foi et obstination, se consacrant plus qu'il ne l'a sans doute jamais fait à son métier, à son œuvre de peintre.

La quête, au fil des ans, n'a rien perdu de sa substance.

Roger Estève a cessé de se rêver ailleurs que dans la peinture et cette spectaculaire et crépusculaire floraison en est une preuve aussi évidente qu'éclatante.

ooo

Didier Goupil
Novembre 2023